
[Le Messenger Microfilm](#)[Le Messenger](#)

9-20-1895

Le Messenger, 16e N50, (09/20/1895)

Le Messenger

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/fac-le-messenger-microfilm>

Recommended Citation

Le Messenger Collection, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This Microfilm is brought to you for free and open access by the Le Messenger at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Le Messenger Microfilm by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact jessica.c.hovey@maine.edu.

LA FAUVETTE

DEUXIÈME PARTIE

Le père Timothée

— Et vous ne savez rien concernant la jeune femme ?

— Rien, absolument rien.

— Peut-être n'est-elle plus, pensa le misérable.

Il reprit à haute voix :

— Madame Deslaur, le vous com-

me un petit bon, et j'ai vu en outre

bles sans s'en apercevoir.

Il se semblait étonné d'une femme

et après un soupir, comme ayant un

regard dans la gorge :

— Si vous saviez ce que ça me coûte

de me séparer de mon enfant !

— Soyez tranquille, bien tranquille,

répondit la femme ; j'aurai soin de

vous dire plus comme il s'en va.

— Et le sera, prit Rose dans ses bras

et après que son père eut embrassé

elle l'apporta.

— M. VIGNIER DE PRÉFÉRENCE

Révéla ainsi, Thomas Caplin se mit

à marcher à grands pas dans la cham-

bre. Il avait des grandes larmes

les larmes féminines et un sourire

de démon satisfait sur les lèvres.

À la fois dans la tête haute, le front

élevé, semblait jeter un défi à la

justice des hommes et à celle de Dieu,

on aurait pu croire que ce front oc-

cupé portait l'auréole du génie.

Mais cet homme n'avait-il pas le gé-

nie du mal incarné en lui ? Tout sem-

blait à voir pour le prouver ; et comme

il était si infernal, ses ordres eussent

divinisé les hommes, les déshonoré s'ap-

plaisaient devant lui, les choses se di-

versaient.

Son rêve assombré pouvait être la

réalité. Un chemin semé de fleurs

s'ouvrait devant lui pour le conduire

triomphalement au château de Pail-

lard. Et en plus, il se serait imaginé

que lui, Thomas Caplin, le misérable,

l'indigne, était le comte Jean de Pal-

lard lui-même. Mais quand il eut

non admis et cessé de faire gran-

deur, de nouvelles réflexions mûri-

sèrent subitement son âme à la fois

de l'insulte, il reprit aussitôt des poésies

d'interrogation se dresser en face de

son jeune comte de mensonge. Qui,

certes, il pouvait se présenter hardi-

ment au château de Paillard, qui se

dit ainsi : — Je suis le comte Jean de Pal-

lard ! — Non, ne viendrait-il à l'im-

portance ! Il avait succédé et était

comme le maître.

— Mais après ! Lui avait-il permis

de venir en robe qu'il ne trouvait pas,

d'ailleurs, au-dessus de son intelligence

de ses moyens ?

Le comte de Paillard n'était pas

une seule qu'il aimait à la fois, mais

qu'il était comte et qui pouvait-il

avoir à redouter d'elle ? Ce venait de

lui parler de la marquise et du mar-

quis de Paillard, il était de son sang,

de Paillard d'ailleurs il n'y avait qu'un

seul ou d'autres parents ! La comte

se pouvait élever à un degré sérieux.

Puis le comte s'était marié ; Thomas

pourrait se dire : la comtesse n'existe

plus ! Il répondait ainsi à son désir ;

mais s'il se trompait, et c'était très

possible, n'en était-il obligé de faire

de Paillard, pourvu qu'il eût l'air d'un

seigneur, laquille, dans ce cas, se

tenait prêt à venir rejoindre son ma-

ri et premier signe. Il avait aussi à

penser que ne recevant pas de lettre

du comte, la jeune femme, lassée d'at-

30

l'air à Paris, se dit : Là, je ne

rencontrerai, et il faudra que j'ap-

preuve tout ce que j'ai tenté à sa-

voir.

Il y avait bien encore une chose à

laquelle il avait songé. Si le régi-

seur de Paillard ne connaissait pas son

mi, il n'en était pas de même de

son fils, son oncle, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

neveu, son frère, son cousin, son

avait mieux à faire qu'à rester les bras

croisés. Il avait acheté de l'encen-

soir, un baume de piment, un por-

celaine et une vanille de la pappe à

l'effort, achetant plus qu'il ne lui

en fallait pour le travail auquel il

allait se livrer.

— Et bien, oui, grognait-il à l'en-

tre, les lettres et les notes sans fin

étaient, il prit le jour et dans une

longue journée, il se mit à l'œuvre

étudiant la forme des lettres, leur

classement, s'appliquant à bien lier

les plumes, les dactyls, les jonctions.

Il travailla ainsi pendant près de deux

heures, avec, hâvement, recommen-

çant dix fois, vingt fois la même

plume, écrivait des lettres de la paye

de lettres, lettres, mal posées, et mal

écrites. Enfin, il ramassa ses papiers

et les brûla dans le foyer de la

cheminée. Ensuite, il glissa la

lettre et les notes dans son sac et se

retira dans sa poche.

À sept heures et demie, il se fit ser-

vir à dîner et à neuf heures, le jour

était tout fait, vers, il s'arrêta

la veille dans la page qui avait

engagé les chemins et autres ob-

jectifs de l'écriture et dans la jour-

née, la nuit sous son bras et sortit de

l'hôtel tranquille, comme un

bonhomme qui va faire sa petite prome-

nade hygiénique avant de se mettre au

travail. Il sortit de la ville et se dirigea

vers la maison de son père, il était

si tard, par la nuit. Il avait la

valise, la valise du silence, il révé-

la et la lança au milieu de la rivière

profonde à cet endroit.

Le lendemain matin au lever du so-

leil, il se leva et se mit à l'œuvre

de son travail. Les lettres, et

l'écriture, il consacra la journée

entière, sans autre interruption que

quelques heures de sommeil. Cap-

lin, dans la nuit, il s'éleva à son

premier de son cœur que l'œuvre qu'il

donnait à sa fille. Cela faisait dire à

l'hôtelier :

— Quel travailleur que ce M. Tho-

mas ! Il n'arrive pas, cela dit, il

se demande ce qu'il en sera de

son œuvre.

Il était de dire que Caplin mettait

le plus grand soin à détruire tout ce

qu'il écrivait. Enfin, il prit l'écrit,

avec l'orgueil du triomphe :

— Cette fois, ça y est ! et je dis

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute

à l'œuvre, il n'y a plus de doute